

—Oh ! c'est inutile, s'écria vivement Adolphe.

Raphaël le regarda avec surprise.

Le bossu devina ce qui se passait dans l'esprit du jeune homme.

—Ah ! vous croyez que tout le monde est comme vous, fit-il. Vous vous imaginez que la douleur d'un bossu est chose à laquelle on compâtisse ! Un bossu qui pleure ! Allons donc, cela ne se serait jamais vu ! Cela prêterait à rire plus encore que les saillies de son épine dorsale ou de son esprit. Je ne veux pas donner ce spectacle au cadavre de ma pauvre mère. J'accompagnerai seul la voiture qui me la prendra pour jamais.

—Comme il vous plaira, dit Raphaël ; mais vous me permettez bien, je l'espère...

—Oh ! à vous, monsieur, tout est permis. Vous êtes le seul de tous ceux que j'ai connus qui ait bien voulu voir en moi un homme ou quelque chose d'approchant.

—A la bonne heure ! mais pour parler à ces frais, demanda timidement Raphaël, avez-vous quelques économies ?

—Rien, monsieur, je n'ai rien ! La maladie de ma pauvre mère a tout dévoré : mon temps et mon argent ; mais j'y pourvoirai d'ici à demain ; je vendrai...

—Ne vendez rien, ne vous pressez pas, je vous avancerai ce qu'il faudra...

—Ah ! monsieur, que de reconnaissance !...

—Bah ! une heure de mon temps, une douzaine d'écus, et tout sera dit. Au revoir ! fit Raphaël d'un ton léger.

Et il s'éloigna précipitamment, afin de se soustraire aux remerciements de son voisin.

Adolphe le conduisit jusqu'à la porte et le regarda disparaître avec attendrissement.

—Ah ! soupira-t-il, si j'avais rencontré partout cette charitable pitié !...

Il revint lentement au chevet de la morte, et tira son mouchoir pour essuyer les pleurs qui s'échappaient de ses yeux.

Un paquet de papier soigneusement attaché vint rouler à ses pieds.

—Ah ! les lettres de cet homme ! murmura-t-il. Je les avais oubliées.

Soudain son œil devint sec et s'alluma d'un éclair de haine.

D'une main agitée, il fit glisser la faveur qui retenait ces quelques lettres, et jeta sur chacune d'elles un regard rapide. Elles étaient toutes écrites de la même main et signées du même nom.

—Morinval ! s'écria-t-il avec une joie farouche. Enfin je connais ce nom, que ma pauvre mère me cachait avec tant de soin ! C'est donc ce Morinval qui l'a tuée, ce Morinval qui a fait de moi un être difforme et repoussant !...

Alors il se tourna vers le cadavre immobile.

—Ah ! s'il est pauvre, murmura-t-il, je lui pardonnerai comme tu l'as fait, pauvre martyr ! Mais s'il est riche...

Il n'acheva pas sa pensée, mais il brandit dans l'espace un bras menaçant.

Il avait déobé aux ordres de la mourante. Pourtant, il ne s'en repentait point. N'était-il pas intéressé plus que tout autre à connaître le nom de son père. Les cyniques consolations, les excuses banales que renfermaient ces lettres ne justifiaient-elles pas la conduite qu'il avait tenue ?

On devinera sans peine à l'aide de quel stratagème il les avait sauvées de la destruction qu'avait ordonné sa mère.

Tout d'abord il était décidé à obéir, à brûler, selon le désir de la malheureuse abandonnée, les preuves qu'elle voulait annuler ; mais il avait été retenu par une invincible curiosité.

Au moment où il s'approchait de la cheminée, il avait lestement substitué au paquet de lettres qu'il avait pris dans la commode le journal qu'il tenait à la main, quelques minutes plus tôt. Il ne lui avait pas été difficile de tromper les yeux voilés de l'agonisante. Elle avait vu briller la flamme, elle avait vu se tordre le papier, elle crut que le sacrifice était accompli et s'endormit paisible dans l'éternité, sans soupçonner quel héritage de haine et de vengeance elle laissait entre les mains de son fils.

Celui-ci continuait, en effet, la lecture qu'il avait commencée. Un rire strident s'échappait parfois de sa lèvre crispée, son pied frappait le carreau de la chambre avec une agitation fiévreuse, son regard brillait d'une colère mal étouffée.

Il venait d'achever la dernière lettre, il terminait le Jouloux inventaire qu'il avait entrepris, lorsqu'un bruit de pas retentit dans l'escalier.

En entendant frapper à la porte, il glissa rapidement dans sa poche les papiers qu'il venait de parcourir, ouvrit et se trouva en présence de quatre personnes.

C'était d'abord le médecin de la mairie qui venait constater le décès. La vérification ne fut pas longue. Il tâta le pouls, se pencha sur le visage de la morte, se releva, et fit un petit signe de tête, qui voulait dire :

—C'est très-bien.

Alors il salua d'un autre signe de tête et se retira.

Derrière lui venait Raphaël accompagné de deux femmes.

L'une était vieille, sèche, ridé, et promenait autour d'elle un regard curieux. L'autre avait quarante-cinq ans environ, était bien conservée et gardait une attitude grave et recueillie.

Raphaël lui prit la main et lui fit faire un pas en avant.

—Voici ma mère, dit-il qui a bien voulu se charger d'ensevelir votre pauvre morte, ce dont nous autres hommes ne saurions décentement et convenablement nous acquitter. Elle a amené pour l'aider cette femme qui l'accompagne.

Quand il reconnut la mère de Raphaël, qui avait été la consolatrice, la bienfaitrice, presque l'amie de celle qu'il venait de perdre, Adolphe se rappela tout à coup les bonnes causeries du soir, les longues heures de travail que les deux femmes avaient passées ensemble.

Ce souvenir provoqua en lui une nouvelle explosion de douleur. Touché jusqu'aux larmes de cette nouvelle preuve de sollicitude, il s'inclina devant la généreuse dame, et saisit sa main, sur laquelle il appuya son front brûlant.

Raphaël profita de cet instant de prostration pour l'entraîner.

Ils descendirent à l'étage inférieur, et ils pénétrèrent dans un logement exactement disposé comme celui qu'ils venaient de quitter, mais infiniment mieux meublé et disposé surtout avec un goût exquis.

Les gros meubles, c'est-à-dire le lit et l'armoire à glace, n'étaient pas neufs, mais l'acajou, noirci par le temps, avaient de magnifiques reflets sous la couche de vernis dont il était recouvert.

Une paire de rideaux en gros reps algérien semé de fleurs et d'arabesques en soie multicolore, pendait de chaque côté de la fenêtre.

En face du lit, on apercevait un petit buffet de palissandre dont l'étagère était couverte à profusion de bibelots de toute espèce.

Les sièges larges et moelleux se prélassaient autour de la chambre soigneusement abrités par des guipures faites au crochet.

Au milieu de la pièce un magnifique guéridon disparaissait presque sous le tapis un peu fané, mais lourd et laineux, qui le protégeait.

Le long des murs pendaient deux portraits à l'huile signés Pérignon, admirablement peints, superbement encadrés d'une bordure légèrement noircie ; autour de ces deux sujets principaux étaient groupés, dans un désordre plein d'art, des gravures, des esquisses de tous les maîtres, de toutes les écoles, de tous les temps.

Sur la cheminée, on apercevait une pendule de marbre noir surmontée d'un bronze de Barbedienne représentant le buste de la Du Barry. De chaque côté, deux candélabres élevés étaient séparés par deux vases de Bohême lourds et profondément gravés.

Ainsi meublée, cette pièce avait l'air beaucoup moins grande que celle d'où sortait les deux jeunes gens, bien qu'elle eût la même dimension.

Dans le cabinet contigu à cette chambre, on distinguait un